

**Histoire de la Société royale de
médecine..., Avec les Mémoires de
médecine et de physique médicale...
tirés des registres de cette société**

*Année 1776. - Paris : de l'imprimerie de
Philippe-Denys Pierre, ... et se trouve chez Didot
jeune, 1779.*

Cote : 05749

Sélection de pages : 752 à 754

M É M O I R E

Sur l'épizootie de la Hollande.

Par M. CAMPER, Associé Étranger.

DANS le Mémoire instructif sur l'établissement fait par le roi, de la Société de médecine, j'ai vu avec plaisir que les vues de cette Compagnie ne se bornent pas seulement aux maladies qui affligent les hommes; mais qu'elles s'étendent encore à celles qui attaquent les bestiaux, & qu'elles deviennent par là d'une utilité plus étendue.

Lu le 12 août
1777.

La maladie qui attaque les bestiaux de l'Europe entière depuis plusieurs années, a été long-temps l'objet de mes recherches; voyant l'inutilité des remèdes que les gens de l'art & les empyriques ont employés, je me suis par désespoir appliqué à l'inoculation, malgré l'insuffisance des premières tentatives & tout ce que le préjugé annonçoit contre elle. Le succès a couronné mes travaux; tandis que la contagion naturelle fait périr les deux tiers des bestiaux attaqués de l'épizootie dans nos provinces, j'ai toujours sauvé plus de la moitié de ceux que j'ai soumis à l'inoculation. Si à cet avantage bien réel on en joint plusieurs autres que l'expérience a fait connoître, & que je vais détailler, on ne doutera plus de l'utilité de cette nouvelle méthode.

1°. On donne la maladie à l'animal avant qu'il ait coûté beaucoup de nourriture, & ce qui est essentiel, avant qu'il ait porté. Les vaches pleines attaquées de l'épizootie avortent la plupart, & très-souvent les organes de la génération sont affectés au point qu'elles deviennent stériles & ne sont plus bonnes qu'à être engraisées & tuées à la boucherie. Celles au contraire qui subissent la maladie avant cette époque, donnent tous les ans un veau, & multiplient le troupeau ainsi que toutes les productions que l'on peut retirer de cet animal précieux.

Tome I.

S s

2°. Les payfans avoient observé que les veaux nés de vaches qui avoient effuyé la maladie, revenoient plus facilement que ceux nés de mères qui n'en avoient point été attaquées ; ils avoient encore remarqué que les veaux n'étoient pas susceptibles de la contagion tant qu'ils étoient restés dans les étables, c'est-à-dire qu'ils n'avoient pas respiré l'air libre. (Il faut remarquer que nos payfans font couvrir leurs vaches à peu près vers le même temps, afin qu'elles mettent bas vers le mois de mai, & qu'ils puissent faire paître le troupeau peu de temps après.)

Les payfans raisonnables ont donc recommencé à faire des inoculations, mais sur des veaux nés de mères rétablies & avant qu'ils eussent été exposés à l'air. Ces nouvelles tentatives ont été très-heureuses ; les veaux effuyoient la maladie avec des symptômes si légers, que l'on pouvoit à peine distinguer les malades d'avec les sains ; ils ne quittoient souvent leur nourriture que pour un jour, quelquefois ils ne discontinuoient pas de ruminer. Il est arrivé, ainsi que dans l'inoculation de la petite-vérole, qu'ils ne contractoient point la maladie, & qu'ils en étoient attaqués lorsqu'on les exposoit ensuite à la contagion naturelle : on est devenu plus prudent, & on les inocule une seconde fois lorsqu'ils ont été quelque temps au pré. Enfin les expériences réitérées ont appris qu'il n'est pas nécessaire de les priver de l'air libre, qu'il suffit de les inoculer avant qu'ils aient trois ou quatre mois. Depuis que l'on a suivi cette méthode on n'en a pas perdu plus de deux ou trois sur cent, excepté lorsque des marchands trompeurs vendoient comme nés de mères rétablies, des veaux qui n'avoient pas cette condition nécessaire.

L'inoculation se pratique aujourd'hui de cette manière dans plusieurs endroits de la Frise & dans la Groningue, à Zivelle dans la province d'Oressmet, par les soins d'une société de gens de qualité, qui ont choisi pour la diriger mon élève M. le docteur Stotte, lequel sur cent en a sauvé quatre-vingts-douze, ayant, pour quelques uns, été trompé par les marchands, comme je l'ai dit plus haut.

Je me crois donc en droit de conclure qu'on doit toujours inoculer les veaux nés de mères rétablies; que par ce moyen on auroit en trois ans préservé toutes les races, & que l'on détruiroit insensiblement ce terrible fléau. Toute la difficulté seroit de conserver la matière contagieuse assez abondamment pour perpétuer ces inoculations. C'est ce dont on s'occupe actuellement en Frise; persuadé que la Société ne dédaignera pas la communication des expériences qui se font sur cet objet intéressant, je ne négligerai rien à cet égard dès que je serai de retour dans ma patrie.

Il n'est pas inutile d'ajouter le récit de quelques faits que j'ai constatés dans le cours de mes expériences, pendant l'année 1769. J'ai inoculé plusieurs veaux avec la chair, avec le sang & avec la peau d'une vache morte de la contagion, & quelques uns avec ces parties employées deux jours, d'autres dix, & quelquefois jusques à huit jours après la mort de ces mêmes bêtes. Non-seulement tous ont été malades, mais aucun n'en est revenu. Je crois donc que l'axiome général, que le venin meurt avec l'animal, est très-faux, & que rien ne peut être plus dangereux que le transport de la peau & autres parties des bêtes mortes de cette terrible maladie. M. Vicq d'Azyr m'a appris (a) qu'il avoit confirmé cette vérité par une expérience faite six mois après la mort d'une bête affectée de la même contagion. J'ajouterai enfin que j'ai inoculé des cerfs, des chèvres, des brebis avec la morve de plusieurs bêtes très-malades de la contagion, sans avoir pu leur communiquer la maladie. Pour juger de l'analogie que l'on admet entre la petite-vérole & la clavelée des moutons, j'ai inoculé ces animaux avec de la matière variolique, sans qu'il en ait résulté aucun effet.

(a) Voy. *Moyens curatifs & préservatifs*, &c. par M. Vicq d'Azyr. 1776. pag. 97.

